

ON CROYAIT EN AVOIR FINI, DE CETTE LANCINANTE QUERELLE SUR L'ARABITÉ du Liban qui avait tant empoisonné la vie de la 1<sup>re</sup> République. Depuis Taëf, la ques-

tion paraissait réglée et pas seulement parce que les tenants politiques de l'anti-arabisme sont les vaincus de l'après-guerre. Non, plus simplement peut-être parce que l'arabité, une fois acceptée, n'a pas changé grand-chose. Certes, on frémit de temps en temps à l'idée d'une fantasmagorique arabisation-des-programmes. Diable! enseigner les logarithmes en arabe, quelle idée! Eh oui! quelle idée. Logarithmes: de l'arabe al-Khawarizmi. Et puis que l'on sache, les petits Israéliens apprennent bien les maths en hébreu, une langue bien confidentielle.

Mais qu'importe la polémique. Cette «arabisation», personne n'y croit vraiment quand le président du Conseil parraine des écoles privées agréées par la Mission laïque française et que celui du Parlement lobbie auprès de la même Mission laïque française pour faire ouvrir un lycée à Nabatieh. Comme on dit – en arabe justement – «les gens reviennent du *hajj*, et vous...»

Si l'arabité du Liban pose problème, ce n'est pas dans son élargissement excessif, mais dans sa réduction. Résumer l'arabité par les relations privilégiées avec la Syrie, ça, oui, c'est un problème, et que les «arabistes», qu'ils soient musulmans ou chrétiens, sont les premiers à percevoir. D'abord parce que ça rétrécit un horizon qui, de Ramallah au Caire et de Tunis à Paris, est bien plus ample qu'il n'y paraît vu de Zahlé ou de Anjar. Ensuite parce que ça encourage les retours de bâton. Il est tellement plus confortable de dénoncer l'arabité que la Syrie.

ON SE GARDERA, BIEN SÛR, DE REPROCHER AU PÈRE SÉLIM ABOU un manque de courage. Sa sortie, lors de la fête patronale de l'Université Saint-Joseph, ne manquait pas de panache dans sa dénonciation de l'ordre établi, et ce n'est pas sans audace qu'il aborde, par exemple, le sujet du statut personnel, sur lequel les hommes de religion chrétiens n'ont jamais vraiment été moins conservateurs que leurs homologues musulmans. Il n'en est que plus dommage que, sur le reste, il ait pris des moulins à vent pour des dragons à terrasser.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter le détail du discours du père Abou (voir *L'Orient-Le Jour* du 20 mars). On y reviendra. Pour l'heure, l'essentiel n'est pas tant dans l'argumentation scientifique, qui mérite discussion, ou dans l'appareil critique, plus léger que ne le suggère le texte, que dans l'inspiration générale, c'est-à-dire cela même qui a émoustillé tous les nostalgiques d'un Liban qui n'est plus. Et qui n'a probablement jamais été autrement que dans le fantasme.

De quoi s'agit-il en définitive? De dénoncer un système idéologique tendant à ériger l'«essence arabe» du Liban en un sacré inquestionnable et qui aboutit à amputer l'histoire supposée millénaire de la nation. Idéologie pour idéologie, il n'est pas forcément plus scientifique de faire démarrer le Liban avec Fakhreddine, comme on nous l'a seriné pendant des années à la suite du père Lammens, ou de parcourir les siècles en zappant de Phénicien à Mardaïte et de Syriaque à Francophone, que de commencer l'histoire enseignée dans les écoles avec la conquête arabe, ce qui n'est d'ailleurs pas le cas dans les manuels ni dans

## Idéologies

les programmes. Au demeurant, qui peut sérieusement parler aujourd'hui d'une amputation de l'histoire antique quand la découverte d'un pan de mur phénicien dans le

### *La Tunisie ne parvient-elle pas à marier heureusement son arabité et le culte de Carthage?*

centre-ville de Beyrouth devient une valeur ajoutée pour la promotion immobilière qui sert de raison d'État? N'est-ce pas, d'une certaine façon, la victoire posthume de Charles Corm, le père de ce phénicianisme destiné à l'origine non point à soutenir l'aspiration nationale des maronites – le mythe de la Montagne était suffisant en soi – mais à inventer des ascendants non-arabes aux sunnites? Ce n'est que par la suite que, Saïd Akl aidant, le phénicianisme est venu coaguler avec le particularisme revendiqué de la Montagne pour forger une idéologie de combat anti-arabe. Ça, c'était avant que les recherches historiques récentes situent l'origine des Phéniciens dans la péninsule Arabique. Avant aussi les lumineuses déconstructions du discours historique entreprises par Ahmad Beydoun et Kamal Salibi.

Mais, pour déborder le cas du Liban, le père Abou ne fait-il pas un mauvais procès à l'historiographie arabe quand il parle du refus d'évoquer les ères antérieures à l'arrivée de l'Islam? La Tunisie ne parvient-elle pas à marier heureusement son arabité et le culte de Carthage? L'Irak baassiste n'a-t-il pas poussé jusqu'à l'abus la glorification de Babylone? L'Égypte, si présente dans l'imaginaire arabe, a-t-elle renié le passé pharaonique? Et, plus près de chez nous, la Syrie n'est-elle pas le chantier de fouilles aujourd'hui le plus riche sur la très haute Antiquité?

DANS CETTE AFFAIRE, COMME DANS TOUTE MATIÈRE IDÉOLOGIQUE, l'Histoire n'est évidemment qu'un prétexte. Le père Abou le dit lui-même quand il affirme: «*Qu'on le veuille ou non, le Liban sera toujours bilingue, voire trilingue, ou ne sera pas*». Belle formule certes, mais curieux aveu. Curieux, en effet, qu'une nation proclamée millénaire n'en soit pas au moins arrivée à un consensus linguistique, et surtout qu'il lui faille une béquille fonctionnelle pour être. Oublierait-on aussi que le français, ce constituant si enraciné du bilinguisme, ne s'est vraiment installé dans ces contrées qu'il y a à peine un peu plus d'un siècle? Et encore n'était-il que l'apanage de ce qu'on appelle la haute culture.

La culture, parlons-en. Si l'acculturation, naguère honnie, est devenue une valeur universaliste, le «métissage des cultures» ne trouve-t-il pas l'une de ses inspirations les plus anciennes dans l'inculturation chère à la Société de Jésus? Dans un pays où toute une génération a été privée de la langue arabe, le français pourrait justement être un des instruments de cet engagement. C'est ce que, avec d'autres praticiens du français, nous cherchons depuis le début à faire dans ces pages. En cela, nous sommes au moins d'accord sur une chose avec le père Abou: le souci de maintenir dans cette région du monde l'esprit critique et le refus de la pensée unique. D'où qu'elle vienne.